

## **Dona Leonor de Almeida : le poids d'un nom<sup>1</sup>**

Après l'attentat contre le roi Joseph 1<sup>er</sup> qui eut lieu à Lisbonne le 3 Septembre 1758, et en conséquence du procès des Távora qui s'ensuivit, Dona Leonor de Almeida, la future Marquise d'Alorna, plus tard connue entre les poètes portugais sous le nom d'Alcipe, fut enfermée le 14 décembre de cette même année, à l'âge de huit ans, avec sa mère, sa sœur et son frère, au couvent São Félix, à Chelas. Son père, D. João de Almeida Portugal, avait été emprisonné la veille à la Tour de Belém, d'où il fut transféré, à une date indéterminée, au fort de la Junqueira. La famille ne fut libérée que dix-huit ans plus tard, après la mort du roi et l'éloignement de Pombal.

«Lisbonne est un théâtre d'horreur pour une petite fille des Távoras.» Cette phrase fut écrite par Leonor de Almeida dans une lettre envoyée à la Comtesse de Vimieiro le 20 mai 1774 (Leonor comptait alors 23 ans, dont 15 passés au couvent) et mérite toute notre attention. Appartenant à une famille d'aristocrates tombée en disgrâce dans cette société d'Ancien Régime, et victime du despotisme du Marquis de Pombal, Alcipe sait que son nom *pèse* et qu'il est à l'origine de la tragédie qui s'est abattue sur ses proches. Confrontée à cette réalité, Leonor réagit par le renforcement des liens de famille, répondant à la tyrannie en cultivant l'esprit de clan et la conscience d'appartenir à une classe privilégiée. Elle écrit alors à son père, dans une lettre non datée:

---

<sup>1</sup> Une première version de ce travail a été présentée au 2<sup>o</sup> *Congresso de História Social das Elites*, qui s'est tenu à Lisbonne à l'Instituto de Ciências Sociais de l'Université de Lisbonne en novembre 2003.

Nós somos uns para os outros, quanto é possível para estarmos satisfeitos. Não temos de que queixar-nos senão da desgraça que nos vem do Ministério presente. Se nos arguíssemos uns aos outros, seria acometermos contra os pedaços mais sensíveis dos próprios corações. Se eu morrera aqui porque minha Mãe era minha Mãe, tenho um carácter de saber estimar esta morte e, todos os meus desastres, vindos por meus Pais, me seriam preciosos<sup>2</sup>.

Cette lettre fait partie de la correspondance qui s'établit entre D. João de Almeida Portugal et sa famille, quelque temps après son emprisonnement à la Junqueira et la réclusion de sa fille à Chelas. Les lettres échangées entre Leonor et son père pendant les années d'enfermement, dont une partie fut publiée par Hernâni Cidade<sup>3</sup> et une autre partie reste inédite (aux Archives du Palais Fronteira et aux Archives Nationales de la Torre do Tombo), nous permettent de suivre la façon dont la future Marquise d'Alorna a construit sa personnalité, guidée par les conseils paternels et, surtout, par une soif de savoir qui la poussa à étudier plusieurs langues (l'italien, le français, l'anglais, le latin et l'arabe) et à faire d'amples lectures sur les sujets les plus variés.

Cette correspondance, intéressante à plusieurs titres, met en évidence à chaque pas la conscience qui était la sienne d'appartenir à une élite sociale et intellectuelle. En fait, même dans la situation de privation de liberté et d'humiliation pendant laquelle ces lettres furent échangées (en secret et à l'encontre des interdictions imposées par le marquis de Pombal), cette aristocrate considère que sa naissance, son nom et sa culture la placent au-dessus d'une partie des règles qui régissaient l'ensemble de la société portugaise de son temps. Cette attitude est bien visible dans sa façon d'envisager les dispositions légales concernant la censure des livres mais aussi dans sa façon d'entrer en relation avec les représentants de l'autorité ecclésiastique et du pouvoir politique.

---

<sup>2</sup> C'est nous qui soulignons. Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-CH10].

<sup>3</sup> Hernâni Cidade, *Marquesa de Alorna. Inéditos, Cartas e outros escritos*, Lisboa, Sá da Costa, 1941.

Regardons d'un peu plus près le premier de ces aspects. On sait qu'il y avait alors un système de censure sur les livres, imposé à travers la publication de listes d'œuvres dont la circulation et la lecture étaient interdites. Toutefois, il a existé, au moins pendant la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, un commerce parallèle de ces œuvres, vendues sous le manteau par un nombre considérable de libraires français qui exerçaient leur activité à Lisbonne et à Porto, et il était possible à des membres du clergé et de l'aristocratie d'obtenir des autorisations (*licenças*) de possession et de lecture<sup>4</sup>. À partir de la correspondance échangée entre Leonor et son père on peut déduire que ce dernier possédait une de ces autorisations au moment de son arrestation. Tous les deux partent du principe que celle-ci est encore valable, malgré le fait que les circonstances aient changé. Alcipe écrit:

Remeto-lhe o primeiro tomo da *Antiguidade* em que lhe falei, que entendo que V. Ex<sup>a</sup> gostará porque é sumamente curiosa a tal obra. No fim dos três tomos tem algumas coisas que suponho que estão proibidas, mas V. Ex<sup>a</sup> tem licença, e *eu estou esperando por ela qualquer dia*.<sup>5</sup>

Cette dernière phrase «j'espère l'avoir un de ces jours» mérite une explication parce qu'elle témoigne encore une fois de la même idée d'appartenance à une élite – celle qui a le droit de demander la levée des interdictions relatives aux œuvres interdites – mais elle oublie (ce qui lui arrivera fréquemment tout au long de sa vie), que les privilèges de classe sont limités quand il s'agit de femmes, un groupe social dont les droits et le prestige sont fort réduits au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Leonor a attendu, en fait, la permission qu'elle avait demandée à la Real Mesa Censória. Elle a attendu si longtemps

---

<sup>4</sup> Ce sujet a été étudié entre autres par : Angela Maria Barcelos Gama, *Livreiros, Editores e impressores em Lisboa no século XVIII*, Coimbra, 1967; Francisco da Gama Caeiro, *Livros e livreiros franceses em Lisboa nos finais de Setecentos e Primeiro quartel do século XIX*, Lisboa, Imprensa de Coimbra, 1980; Manuela Domingos, *Colporteurs ou livreiros? Acerca do comércio livreiro em Lisboa 1727-1754*, Lisboa, 1991; Manuela Domingos, *Mercado livreiro no século XVIII: Mecanismos e Agentes*, Lisboa, Barata, 1995; Manuela Domingos, *Livreiros de Setecentos*, Lisboa, Biblioteca Nacional, 2000; Meireles, Maria Adelaide, *Os Livreiros no Porto no século XVIII*, Porto, Associação Portuguesa de Livreiros Alfarrabistas, 1995.

qu'elle a chargé un de ses oncles de s'informer sur les motifs du retard que mettait cette institution à répondre à sa demande. La réponse que celui-ci lui transmit fut fort claire: il n'y avait pas de permission parce que jamais aucune femme n'avait fait une telle demande<sup>6</sup>.

Ayant été amenée à lire la littérature qui était considérée, à l'époque, comme conseillée à son sexe, Alcipe lit des moralistes comme Massillon et Bourdaloue, mais elle préfère des auteurs plus récents comme Pope et Young. En fait, elle lit aussi d'autres œuvres, moins recommandables pour une jeune femme, comme celles du philosophe français d'Alembert ou encore celles de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau (interdits au Portugal dès 1770, leurs ouvrages étant considérés comme des lectures pernicieuses), celles des romanciers anglais Richardson et Swift (interdites aussi), ou les poètes Dorat et Piron. Malgré le fait qu'elle cache à ceux qui l'entourent la réelle extension de ses lectures, ses commentaires ont suffi à les alarmer. Du moins c'est ce qu'on peut déduire des protestations d'obéissance qu'on trouve dans ses lettres, comme celle-ci, adressée à son père:

Eu nunca li nenhuma das obras proibidas de Voltaire e, tendo muito apetite de ler o *Século de Luís Catorze* e votos para que o lesse, não me resolvi a depor o meu escrúpulo. Conheço unicamente o que V. Ex<sup>a</sup> me deu licença para ler, excepto a *Vida do Czar*, que não a tenho nem nunca ma emprestaram. [...] *Porém, eu ainda não vi os seus erros, minha Mãe é que diz que, sempre que abre os livros que V. Ex<sup>a</sup> sabe que eu tenho, lhe acha uma blasfémia*<sup>7</sup>.

On peut le déduire aussi de la remarque qu'elle fait dans une autre lettre à son père, à propos de la réaction de la Comtesse de Vimieiro, qu'elle désigne sous le nom littéraire de Tirse, dans une correspondance:

---

<sup>5</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI41].

<sup>6</sup> Cet épisode est raconté dans une lettre transcrite par Maria Emília Bordalo de Andrade e Sá Donas-Botto, dans son mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Coimbra et intitulé *A Marquesa de Alorna (subsídios para o estudo da sua personalidade, com cartas inéditas)*, Coimbra, Universidade de Coimbra, 1945.

<sup>7</sup> C'est nous qui soulignons. Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-CH1].

Nas cartas que remeto da minha estimável Tirse verá V. Ex<sup>a</sup> também que ela, iludida com uma bagatela que casualmente se introduziu nas nossas cartas, me prega um sermão contra a lição dos livros proibidos, que eu não leio e que, se li, foi ignorando que o fossem<sup>8</sup>.

On le déduit enfin de certaines considérations qu'elle fait au sujet de Voltaire quand elle écrit à D. João de Almeida Portugal:

Um grande número de obras suas têm aparecido depois da prisão de V. Ex<sup>a</sup> e, ainda que eu me abstenho de ler as que V. Ex<sup>a</sup> me defenderia, sei que tem escrito sobre a Física, a Moral, a Política, a Agricultura e, sobre tudo quanto se acha. Uma das mais célebres obras são as *Questões sobre a Enciclopédia* que, por virem sem nome de autor, eu li e V. Ex<sup>a</sup> terá a bondade de perdoar-me, se lhe parecer que a minha humilde confissão o merece.<sup>9</sup>

Le fait d'appartenir à une famille de la haute aristocratie a des conséquences au niveau de la repercussion des événements qui sont en rapport avec elle. Ainsi, malgré bien qu'elle se trouve confinée dans l'espace fermé du couvent, Leonor sait que sa destinée est publique. Elle dit, par exemple, dans une lettre à la Comtesse de Vimieiro: : «[...] não tenho segredos: todos sabem as desgraças da minha triste família.»<sup>10</sup>.

Elle connaît l'importance que peut avoir, pour quelqu'un de son rang et en pareille situation, le moindre accroc à une réputation qui, comme le craint son père, pourrait être menacée par la circulation de ses poèmes hors du couvent. Parce que le malheur de sa famille est public et a même fait l'objet de commentaires de la part de Voltaire, Alcipe, bien que jeune et femme, se sent le droit de dialoguer en personne avec lui. En effet, dans une lettre où elle décrit ce qu'elle ferait si elle était en liberté, elle affirme:

Entre as coisas que me faz maior apetite é a conversação com os sábios de que eu conheço as obras e desejara principalmente achar

---

<sup>8</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira.

<sup>9</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI 10]. C'est nous qui soulignons.

<sup>10</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCTIR-TirI].

Voltaire ainda vivo para, cara a cara, lhe arguir a impiedade com que despedaça o crédito da nossa família no seu Século de Luís Quinze, e mostrar-lhe que o defensor das Calás e dos Sirvens devia fiar-se menos das mentirosas relações de Portugal e não deixar tantas fábulas injuriosas para divertimento dos séculos futuros. Queria instruí-lo no que nos respeita, e que o homem mais famoso deste século falasse com honra de gente honrada, porque o depoimento dos filósofos é mais glorioso que do resto dos homens.<sup>11</sup>

Cette dernière phrase d'Alcipe acquiert un relief particulier quand on prend en considération la façon dont elle se présente dans la correspondance qui nous occupe ici. Lectrice de grands auteurs français des Lumières et étudiant les disciplines dont elle avait connaissance, Leonor de Almeida cherche à régler son comportement par la raison<sup>12</sup> et se heurte fréquemment à des personnes moins éclairées, pour ainsi dire, et plus ignorantes qu'elle, mais qui occupent des positions où elles peuvent exercer quelque autorité. C'est la conscience de sa supériorité intellectuelle qui lui permet de juger quelques-unes des réformes concernant le clergé entreprises par le marquis de Pombal dans les termes suivants:

O Marquês de Pombal, que tem o júizo *suffisant* (em termos de optimismo), bem vê que, para reformar frades, o melhor meio é escolher patetas. Escolheram-se reformadores para todas as religiões. Cada um podia servir para moço de mulas. São os primeiros alarves com patente do público há muitos anos, de modo que ninguém os pode já agora dispensar.<sup>13</sup>

Placée sous la responsabilité de l'évêque de Lacédémone, qui s'est même prononcé sur des détails comme les décolletés ou les couleurs des robes que Leonor et sa sœur cadette devaient porter<sup>14</sup>, Leonor de Almeida se voit impliquée fréquemment

---

<sup>11</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI 43].

<sup>12</sup> Elle écrit, par exemple, dans une lettre à son père où elle met en comparaison sa «raison» et celle des «autres»: «A razão alheia é como a minha e, por isso, não me desvio do que julgo bem feito por motivo nenhum destampado.» Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-MF42].

<sup>13</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-CH1].

<sup>14</sup> Cf. La «Notice biographique» qui a été publiée dans le tome I de l'édition des *Obras Poéticas de D. Leonor d'Almeida Portugal Lorena e Lencastre, Marquesa d'Alorna, Condessa d'Assumar e d'Oeynhausien, conhecida entre os poetas portugueses pelo nome de Alcipe*, Lisboa, na Imprensa Nacional, 1844; l'épisode a été repris par le marquis d'Ávila e Bolama in *A Marquiza d'Alorna: algumas noticias authenticas para a história da muito illustre e eminente escriptora, que os poetas seus contemporâneos denominaram Alcipe*, Lisboa, Impr. Manuel Lucas Torres, 1916.

dans des discussions avec des ecclésiastiques dont elle ne peut, ou ne veut accepter les ordres et les injonctions<sup>15</sup>. À titre d'exemple, nous citerons un événement, raconté par la future marquise dans une lettre à son père qui montre comment, du point de vue de cette jeune femme éclairée, le libre exercice de sa Raison se place bien plus haut que tout ce que peuvent dire ou faire, non seulement les représentants de l'Église, mais même le Saint-Office:

Ontem tive vários argumentos com o confessor de minha Mãe que, sendo homem de infinito propósito e bom coração, está entestado das ideias vulgares a respeito dos filósofos modernos e não admite absolutamente nenhum princípio honesto na aplicação, fora do que serve unicamente para a salvação eterna. Tudo inutiliza: chama à Poesia ciência de pagãos; à Matemática, ciência de loucos; à Física, meios de estabelecer nova religião enfim, pronostica que, daqui a dez anos, seguramente haverá alguma seita, ou uma total transtornação do Cristianismo. Esforcei-me inutilmente para provar que os filósofos, ainda que erravam em muitas coisas, não eram contudo incompatíveis com o Cristianismo sublime. E que a natureza que eles profundavam era aquela obra magnífica que, mais que todas, provava a existência de Deus; que eles olhavam com respeito as suas leis, de que Deus era o autor e que Jesus Cristo não veio senão aperfeiçoar. Inexorável a todas as consequências que eu tirava destes princípios tão verdadeiros, recorreu ao ordinário meio dos que têm sistema e não tem razão: encheu de nomes injuriosos os escritores mais célebres deste século e, às injúrias e gestos apostólicos, deu o valor de convicções. Pertendia tirar argumentos contra Newton e outros hereges da sua irreligião, e nunca pôde admitir o princípio de que, em matérias científicas, vale mais o dito de um sábio herege que o de um santo ignorante. Eis aqui os homens de maior juízo e de maiores luzes que por cá temos! Eu, que não quero nem levemente afastar-me da sujeição que devo à Igreja e às ideias de meus Pais, quero que V. E<sup>xa</sup> me diga o que crê a respeito destes pontos em [que] os argumentos caíram e que, contudo, não as pode decidir minha Mãe, porque não estudou, nem ao menos leu nada sobre estas matérias. Sendo a minha razão livre como todas, a natureza e a ternura me persuadem que só admita o que meu Pai admitir.<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Dans une lettre à son père, elle écrit même: «Eu tenho ódio à controvérsia e, quando São Paulo me não fizesse calar, eu tomara esse partido por escolha. Os frades que argumentem sobre coisas, umas claras, outras ininteligíveis, que os meus deveres e a natureza é o estudo seguro que não me fica impróprio.» Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-CH6].

<sup>16</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-CH7].

Alcipe continue son récit, en comparant la foi de son confesseur au fanatisme obscurantiste des peuples païens et finit par demander à son père l'absolution qu'elle ne croit plus pouvoir recevoir de son confesseur:

Os homens que sacrificam por princípios de religião, fazem-me lembrar os sacrifícios de Osires, de Saturno, de Hércules, de Marte e tanto fanatismo me parece uma coisa, como outra. Não me absolveu o confessor porque lhe disse isto e, o de minha mãe, a quem fui falar para me dizer os termos em que havia ficar para me absolverem, disse-me mil arengas, das quais vim a colegir que ele estava nos meus princípios e que o não queria confessar para o não levarem ao Santo Ofício. Eu, que não tenho tanto medo do Santo Ofício como de sem razão e de erros, quero saber se hei-de mudar de opinião, porque o confessor me re[se]rvou a absolvição até a minha total emenda. [...] Torquemada e outros inquisidores semelhantes são, no meu conceito, Nero e Calígula, Cromwell e outros monstros destes. Isto, dizem que é pecado. Será, mas é razão e é piedade. V. E<sup>xa</sup> é meu Pai, tem mais ciência que os frades, e tem-me mais amor para desejar o meu verdadeiro bem. Provera a Deus que me pudesse confessar.<sup>17</sup>

Observons que pendant toute cette argumentation Alcipe se révèle profondément attachée au catholicisme, et qu'elle cherche à concilier les principes de la religion qu'elle professe avec les nouvelles découvertes scientifiques et la philosophie. En fait, il nous semble que c'est la conception qu'elle a du savoir comme moyen de perfectionnement moral et de la science comme agent réformateur des mœurs et de la société qui rend le mieux compte de sa conscience d'appartenir à une élite intellectuelle et qui l'identifie le plus à la vision du monde caractéristique des Lumières. Leonor écrit très clairement à son père qu'elle considère que «les sciences» ont pour but «de nous procurer le bonheur et de régler les mœurs»<sup>18</sup>:

---

<sup>17</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira, *Idem*.

<sup>18</sup> Alcipe écrit en effet: «A maior parte das pessoas com quem falo estão sempre de parecer contrário ao meu e, aquelas que concordam comigo, ou mo não confessam ou são, também, vítimas dos caprichos dos outros. As ciências são um nome vago insignificante e elas, em si mesmo, são reputadas como um meio de ostentação. Os melhores entendem que elas servem para saber argumentar e não lhe vem o fim com que eu as olho, de nos procurarem a felicidade e regular os costumes.» Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-CH7].



Falo porque quero instruir-me, leio quanto posso porque reconheço que a ignorância é a primeira causa das preocupações e da irregularidade dos costumes.<sup>19</sup>

La même préoccupation de s'orienter par la Raison et la même confiance dans la Science se remarque dans les commentaires que fait Leonor sur les maladies qui l'affligent, elle, sa mère et sa sœur, dans les considérations qu'elle fait à propos des remèdes qui doivent être appliqués et même dans le fait d'avoir changé les traitements prescrits par le médecin (bien qu'elle considère ce dernier comme «la seule personne raisonnable avec qui je peux parler en dehors de nous trois»<sup>20</sup>) sous l'influence d'un article qu'elle avait lu dans le *Journal encyclopédique* sur les vertus des eaux médicinales<sup>21</sup>.

Ces points de vue pourront être mieux compris si on prend en considération la façon dont Alcipe se réfère à l'aristocratie de son temps. Elle paraît désirer, par exemple, une société plus fondée sur le talent et le mérite que sur les privilèges de classe. Leonor se réjouit du fait que son père lui dit qu'il n'a pas l'intention de reprendre la vie de cour quand il recouvrera la liberté. Elle interprète cette attitude comme une preuve que celui-ci «accorde plus de valeur à être un homme qu'à être un courtisan» et qu'il «évalue le bonheur selon la Philosophie» ce qui, selon elle, «s'accorde entièrement avec ses principes»<sup>22</sup>. Toutefois, il faut souligner qu'Alcipe ne perd jamais de vue

---

<sup>19</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-CH6].

<sup>20</sup> Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI 14].

<sup>21</sup> Alcipe raconte à propos du médecin Tamagnini, qu'elle désigne par le pseudonyme de Haller: «Haller, vivamente interessado pela jornada e querendo ser da partida, repreendeu-me muito pelos banhos em que falei, porque não são aqueles os em que ele falou mas eu, que havia pouco que tinha lido uma análise das águas minerais da França, composta por um bom físico chamado M. Racelin, intestei-me, apesar da opinião do nosso a favor das águas de Langeac ou de Saint Myon (que a discípula escreveu *Sa Myon*) e, parecendo propríssimas para mim, dei por matéria assentada que haviam de ser aquelas. Não me lembra agora as em que vota o médico, mas eu direi a V. Ex<sup>a</sup> quais são.» Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI 43].

<sup>22</sup> Elle écrit : «Eu cuidei que ainda tinham algum poder sobre V. Ex<sup>a</sup> os atractivos de uma corte brilhante e que a glória, que de um certo modo se entende ligada à ostentação, podia ser alguma tentação para V. Ex<sup>a</sup>, que perdeu o tempo melhor da sua vida no seio dos desastres. Vejo que não falta nada a V. Ex<sup>a</sup>, meu querido Pai, e que avalia a felicidade segundo a Filosofia. Que dá mais valor a ser homem que a ser fidalgo e isto, que concorda inteiramente com os meus princípios, dá-me um gosto inexplicável.» Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI27].

qu'elle appartient à une famille illustre, ce qui lui permet de se placer au-dessus des caprices de la fortune ou de la perte de privilèges et d'invoquer une supériorité fondée simultanément sur sa naissance et sa culture qui se confond, dans son discours, avec idéaux des Lumières. Ainsi, quand elle raconte à son père l'intention du marquis de Pombal de faire proclamer héritier de la couronne le prince D. José, petit fils du roi et la rumeur selon laquelle cette proclamation serait suivi d'une vague de persécutions et d'attributions de nouveaux titres, elle écrit:

[...] Também se diz que haverá uma multidão de títulos novos que suprirão os que se sacrificarem. Dizem que o Marquês será Duque, que Joaquim Inácio será Conde, e por aqui se pode inferir o resto. *Em um passo de escravos não há títulos senão precários e as pessoas mais ilustres não se podem gabar de nenhum dos seus, quando podem perdê-los em um instante.*<sup>23</sup>

Comme on le voit, le fait d'être dépossédée de la place qui devrait correspondre à son nom dans la hiérarchie sociale, n'a pas effacé chez Leonor la conscience d'appartenir à une élite. Dans son discours, il est très clair que sa naissance fait d'elle un personnage public, et la tragédie qui s'est abattue sur ses grand-parents ne fait que renforcer cette impression. Du point de vue d'Alcipe, ce fait a deux implications fondamentales: si, d'une part, son histoire familiale est connue par tous, d'autre part elle a hérité une notoriété et une réputation qu'il lui faut défendre.

On ne voit Alcipe, à aucun moment de la correspondance de cette période, considérer que ses privilèges ont cessé, qu'il s'agisse de l'autorisation de lire des livres défendus, du privilège d'être appelée «Excellence», ou de la façon hautaine avec laquelle elle se conduit vis à vis des représentants de l'Église et de l'État. Pourtant il n'y a pas, croit-on, dans son attitude, que des idées de classe héritées de ses aïeux. Les lettres de Chelas témoignent aussi, en fait, de l'adoption d'une vision plus «moderne»

---

<sup>23</sup> C'est nous qui soulignons. Lettre du fonds de l'Archive du Palais Fronteira [ALCPAI-MF 22].

que Leonor s'est construite, peut-être à partir de ses «lectures philosophiques». Elle dit fréquemment que le fait de naître aristocrate, n'est pas, en soi, garant de supériorité, mais que ce qui définit l'appartenance à une véritable élite, c'est la culture, alliée à la naissance et à la vertu, et cela, les malheurs du sort ne peuvent pas l'atteindre. Malgré le fait qu'elle choisisse son père comme interlocuteur privilégié, capable de remplacer le médecin, les censeurs et même le confesseur, Leonor admettra pourtant, dans son cercle de convivialité, ceux à qui elle reconnaît du talent. C'est peut-être ainsi, comme une femme entourée d'une vraie communauté spirituelle formée par ceux avec qui elle établit un commerce poétique, aussi bien que par les auteurs qu'elle prend comme modèles, qu'il faut interpréter la vision idéalisée qu'on trouve dans ce poème :

Tece a pura razão áurea cadea  
E num tempo, num sítio une gostosa  
A Sócrates, Platão, Alceste, Almeno,  
E Alcipe que os estuda<sup>24</sup>.

**Vanda Anastácio e Teresa Sousa de Almeida**  
Universidade Católica de Lisboa  
Universidade Nova de Lisboa

---

<sup>24</sup> *Obras Poéticas de D. Leonor d'Almeida Portugal Lorena e Lencastre, Marquesa d'Alorna, Condessa d'Assumar e d'Oeynhausén, conhecida entre os poetas portugueses pelo nome de Alcipe*, Lisboa, na Imprensa Nacional, 1844, Tomo I, p. 169.

## BIBLIOGRAPHIE

Correspondance de D. Leonor de Almeida pour D. João de Almeida Portugal - Archives du Palais Fronteira et ANTT (Archive National da Torre do Tombo) Casa Fronteira (177) et (180).

*Obras Poéticas de D. Leonor d'Almeida Portugal Lorena e Lencastre, Marquesa d'Alorna, Condessa d'Assumar e d'Oeynhausen, conhecida entre os poetas portugueses pelo nome de Alcipe*, 4 vols., Lisboa, na Imprensa Nacional, 1844.

A.A.V.V., *Alcipe e a Sua Epoca*, Lisboa, Fundação CFA-Edições Colibri, 2002.

A.A.V.V., *Alcipe e as Luzes*, Lisboa, Fundação CFA-Edições Colibri, 2002.

ALMEIDA, Teresa, «Marquesa de Alorna» in Álvaro Manuel Machado (org.), *Dicionário de Literatura Portuguesa*, Lisboa, Presença, 1996, pp. 27-28.

-----, «O olhar de Alcipe sobre o Conde de Oeynhausen: cumplicidade e diferença», *Alcipe e a Sua Epoca*, Lisboa, Fundação CFA-Edições Colibri, 2002, pp. 155-164.

ANASTÁCIO, Vanda, «Perigos do Livro. (Apontamentos acerca do papel atribuído ao livro e à leitura na correspondência da Marquesa de Alorna durante o período de encerramento em Chelas» in *Românica*, Lisboa, Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa, nº 13, 2004, pp. 125-141.

BOLAMA, Marquês de Ávila e, *A Marquiza d' Alorna: algumas noticias authenticas para a história da muito illustre e eminente escriptora, que os poetas seus contemporâneos denominaram Alcipe*, Lisboa, Impr. Manuel Lucas Torres, 1916.

CASTRO, Aníbal Pinto de, «A Marquesa de Alorna», *Biblos. Enciclopédia*, vol. I, pp. 174-179.

CIDADE, Hernâni, *Marquesa de Alorna, Inéditos, Cartas e outros Escritos*, Lisboa, Sá da Costa, 1941.

DELILLE, Maria Manuela Gouveia, «A Marquesa de Alorna e o movimento da Empfindsamkeit» comunicação apresentada ao colóquio *Alcipe e o Romantismo* organizado Pela Fundação das Casas de Fronteira e Alorna, em Junho de 1999 (no prelo).

-----, «Zu den Anfängen der Staël- Rezeption in der portugiesischen Literatur» in Udo SCHÖNING e Frank SEEMANN, *Madame de Staël und die Internationalität der euroäischen Romantik. Fallstudien zur interkulturellen Vernetzung*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2003, pp. 51-73.

DONAS-BOTTO, Maria Emília Bordalo de Andrade e Sá *A Marquesa de Alorna (subsídios para o estudo da sua personalidade, com cartas inéditas)* Coimbra, 1945.

PEREIRA, Maria Helena da Rocha, «*Utile dulci*» nas «*Recreações Botânicas*» da Marquesa de Alorna», Coimbra, 1983.

VIALLANEIX, Paul, *Le PréRomantisme Hypothèque ou Hypothèse. Actes du Colloque de Clermont-Ferrand*, Paris, Editions Klincksieck, 1975.